

répondit Van Coppennael sans rire. Les parens ne me conviennent pas trop ; mais je leur ferai une position convenable et je les laisserai en France. La mère est morte. Le père a été employé dans les bureaux de l'armée. Il est intéressé et même avare.—S'il n'a pas fait sa fortune, il n'en est que plus honnête homme.

—Êtes-vous sûr encore qu'il voudra vous donner sa fille, dit Rodolphe à bout d'objections ; on ne sait pas...—Et n'a-t-elle pas elle-même quelque inclination ?...

—Ah ! répondit Van Coppennael en soupirant, cela me fâcherait fort !... Mais Gottlieb m'a bien assuré... Quant au consentement du père, c'est pour l'obtenir que j'ai besoin de vous.—Si cette démarche vous contrarie, je la ferai moi-même,—mais je vous avoue que je craindrais bien de ne pas réussir, car je suis un peu timide...

—Lui avez-vous parlé à — votre future ?

—Jamais.

—Allons, dit Rodolphe en regardant l'honnête figure du Hollandais, il faut faire ce que vous voulez.

—Vous irez ? dit celui-ci tout content.

—Oui, — mais vous êtes un singulier homme. Qui diable se serait attendu à vous voir faire un mariage d'inclination !

—Oh !—dit Van Coppennael après avoir un peu réfléchi,—un mariage de raison !

C'était une *poinde*, — la première qu'il eût faite de sa vie. — Il en fut enchanté.

XVII.

OFFICIEL.

Rodolphe partit dans la journée.

Le Hollandais ne le quitta pas usqu'au chemin de fer, et le satura de recommandations, — et son ami parti, il fut agité d'appréhensions si terribles que toute son attention concentrée ne put parvenir à déchiffrer une demi-page de sa méthode de flûte. Les cinq portées, les croches, les noires et les blanches se mêlaient, se fondaient dans un vague nuage...

Il se décida à fermer son cahier.

Voici la conversation qui eut lieu entre Rodolphe et le père de la robe d'indienne bleue.

— Monsieur, dit Rodolphe lorsqu'ils furent assis tous deux dans un petit cabinet attendant au bureau de la station, d'après la nature de la démarche dont je me suis chargé auprès de vous, je dois commencer par vous dire à qui vous avez affaire en ce moment. — Je suis le vicomte Rodolphe de Frenays.

C'est à vous qu'appartient la Roche-Carodon, monsieur ! demanda le père.

— C'est à ma mère, monsieur.

— Belle propriété ! dit le vieil employé aux fourrages — située entre Beaugency et Valençay. — Je la connais bien.—Vous avez encore le Petit-Chelut et la moitié du bois d'Ouilles.

— Vous savez tout cela aussi bien que moi, dit Rodolphe assez surpris.

— Oh !... quand on habite le même pays...

— Orléans, Étampes, c'est tout un.

— Je suis charmé, dans ce cas, que vous me connaissiez un peu.—Monsieur, je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille pour un de mes amis.

Le père recula sa chaise à cette ouverture inattendue, — et regarda Rodolphe. Il croyait à une mystification.—Celui-ci continua :

— M. Van Coppennael, de Leyde, — la personne dont il s'agit, — est un honnête homme et de mœurs irréprochables. Je pense que ce ne sera pas la question de fortune qui fera naître des obstacles. Sans me permettre de

préjuger la position de mademoiselle votre fille, M. Van Coppennael est plus riche que moi, et de ce côté la femme qu'il épousera, quelle qu'elle soit, n'aura rien à envier à aucune autre. La famille de mon ami est, pour terminer, l'une des premières de la Hollande. J'attends votre réponse, monsieur.

L'ex-munitionnaire ne savait que penser de cette étrange proposition. Était-ce un rêve ? Cependant, d'ordinaire, il passait pour ne guère s'étonner de rien. Il avait vu bien des choses dans sa vie, — et avait fait la guerre d'Espagne — dans les bureaux. — Il regardait toujours Rodolphe, celui-ci grave et froid, en digne représentant de Van Coppennael :

— Je pense, monsieur, dit-il en tâtonnant, que ce que vous me faites l'honneur de me dire est sérieux, vous comprenez sans doute que j'en sois étonné. Je n'attendais ce matin aucun prétendant pour ma fille. — Vous me permettrez de vous demander si monsieur...

— Van Coppennael.

—... Van Coppennael connaît ma fille, — et comment il la connaît.

— M. Van Coppennael, qui a eu l'occasion de faire récemment plusieurs voyages de Paris à Orléans, a eu l'honneur de remarquer mademoiselle votre fille, — et il l'aime.

Cette explication ne paraissait pas satisfaire complètement le vieil employé. Évidemment il se défiait, — et il y avait de quoi.

Rodolphe reprit :

— Je dois ajouter, Monsieur, que M. Van Coppennael, pour des motifs que je vais vous expliquer et que vous apprécierez, croit devoir se marier dans un délai donné. Vous comprendrez sans doute que ce qui vous paraît au moins singulier, ainsi qu'à moi, puisse être la conséquence de raisonnemens très logiques dans les idées d'un étranger.

La conversation continua.

— Je ne vous ai pas demandé, dit Rodolphe, si vous aviez déjà jeté vos vues sur quelqu'un. C'est là un point qu'il est nécessaire de savoir.

— Ma place comme chef de station et mon café me rapportent à peu près trois mille francs par an. Je n'ai pas eu de pension de retraite : il me manquait une année de service. — Quand on n'est pas riche et qu'on a une fille qui n'est ni laide ni jolie, ce ne sont pas les *futurs* qui vous importunent. — Je puis en outre vous certifier que ma fille n'a jamais eu d'amour en tête. C'est moi qui l'ai élevée, et je la tiens — militairement !

— C'est fort bien, dit Rodolphe.

— Nous allons la consulter, dit le père en riant, car on ne peut rien faire sans elle.

Et il appela :

— Louise !

La jeune fille parut — fraîche et nette — avec son éternelle petite robe bleue.

— Monsieur vient me demander ta main au nom d'un de ses amis. Veux-tu te marier ?

Elle eut un mouvement de son d'oiseau effrayé.

— Mon père...

— Voyons, réponds ! — Est-il beau, votre ami ? car c'est là en ce moment la grande affaire.

— Je serais assez mauvais juge, en pareille matière, dit Rodolphe. Mais Mademoiselle a peut-être pu remarquer la personne que je représente et qui s'arrête souvent ici. — C'est un Hollandais, grand, — très grand, et blond.

— Sais-tu qui c'est ?

Non, papa.

— C'est vrai, ça !

— A moins, répondit Louise un peu confuse — probablement de la façon dont lui par-

lait son père devant un étranger, — à moins que ce ne soit un grand Monsieur avec qui Monsieur s'est arrêté une fois ici. — Vous aviez un petit enfant avec vous. Il y a à peu près deux mois.

— C'est cela même, Mademoiselle.

La jeune fille baissa les yeux. Elle se repentait d'avoir montré tant de mémoire. — Maintenant, de Rodolphe ou de Van Coppennael, lequel des deux l'avait fait se souvenir de l'autre ?

— Eh bien, dit le père, c'est un beau parti pour toi ; — il faut le prendre.

— M. Van Coppennael serait désolé, dit Rodolphe, que la décision de Mademoiselle fût le moins du monde influencée.

— Ma fille n'a pas d'autre volonté que la mienne, répondit le père, n'est-ce pas, Louise ? — Monsieur le vicomte, reprit-il en donnant une grosse tape dans la main de Rodolphe, allez dire à votre ami qu'il vienne.

XVIII.

LIASSE DE GOTTLIEB.

Rodolphe s'en allait, aussi mécontent que satisfait d'avoir si bien réussi, lorsqu'il aperçut derrière la maison la large figure de Gottlieb qui lui faisait signe d'approcher.

— Mon maître est ici, dit-il. — Nous sommes partis presque en même temps que vous par un convoi intermédiaire de correspondance. — Il vous attend, venez vite.

— Voilà un Hollandais bien pressé ! pensa Rodolphe.

Van Coppennael l'attendait, blême...

Rodolphe lui raconta en deux mots le résultat de sa mission. — Van Coppennael se jeta à son cou et faillit l'étouffer. Il cabriolait, le géant, en frottant ses grandes mains...

Le jour même, la présentation officielle eut lieu. On parla chemins de fer, pluie et beau temps. Le futur fut très convenablement reçu. Il avait excité chez Louise de la curiosité, — ce qui est toujours un excellent signe.

Je ne vous dirai pas ses immenses préparatifs de toilette avant l'entrevue, — Gottlieb en faillit devenir chauve, — son embarras, sa gaucherie. — Il est nécessaire de hâter le dénouement.

Avant de retourner le soir à Paris, il demanda à l'ex-munitionnaire la permission de dire deux mots en particulier à Louise. Sa figure était de celles à qui on ne refuse pas ces choses-là.

— Mademoiselle, lui dit-il dans une embrasure de fenêtre, vous savez ce dont il s'agit. — Si vous voulez me faire l'honneur de m'accepter pour mari, je me crois honnête homme et je tâcherai de vous rendre heureuse. — Mais si vous avez le moindre scrupule, la moindre objection, je vous prie d'avoir assez de confiance en moi pour me le dire.

— Monsieur, répondit Louise qui parut touchée de ces paroles, je crois que je serai heureuse en obéissant à la volonté de mon père.

Van Coppennael, ravi, lui serra la main.

En revenant à Paris, Rodolphe dit au Hollandais :

— Le beau-père a voulu causer d'affaires avec moi. Je lui ai donné l'adresse de votre correspondant. Comme ces choses-là vous ennuièrent, je m'en occuperai pour vous. Vous me donnerez demain matin vos papiers, — et vous n'aurez qu'à faire votre cour.

— Vous êtes un bon ami ! dit Van Coppennael avec une éloquente pression de main.

Gottlieb, ivre du bonheur de son maître, marcha trois fois sur les pieds de Rodolphe.

— Fais donc attention, imbécille ! lui dit le vicomte.